Document generated on 04/30/2024 9:23 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

Quatre réponses honnêtes, sans plus
Les hommes aiment-ils le sexe, vraiment, autant qu'ils le disent ?

Étienne Bourdages

Number 113 (4), 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24944ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bourdages, É. (2004). Review of [Quatre réponses honnêtes, sans plus : *Les hommes aiment-ils le sexe, vraiment, autant qu'ils le disent ?*]. *Jeu*, (113), 19–21.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ÉTIENNE BOURDAGES

Quatre réponses honnêtes, sans plus

C'est avec un spectacle se présentant sous la forme de quatre variations sur un thème imposé, soit la question : « Les hommes aiment-ils le sexe, vraiment, autant qu'ils le disent ? », qu'a été lancée la saison marquant le vingt-cinquième anniversaire du Théâtre Expérimental des Femmes, devenu Espace GO au début des années 90. Heureusement, on se rend compte assez vite que les quatre auteurs invités à réfléchir sur la question ne se contentent pas de ressasser des lieux communs coriaces, comme celui voulant que les hommes parlent beaucoup avant l'acte alors que les femmes, elles, souhaitent parler après. De même, ils ne se sont pas non plus frappés à l'écueil d'un divertissement carrément grivois et n'ont pas sombré dans la politique grandiloquente en faisant, par exemple, monter sur scène une horde de femmes revendiquant des préliminaires, pancartes à la main. Cependant, ni François Létourneau, ni Marie-Ève Gagnon, ni Evelyne de la Chenelière, ni Normand Canac-Marquis ne semblent avoir voulu risquer de se mouiller. On comprend à travers leurs textes que les hommes aiment effectivement le sexe et que les femmes l'aiment aussi, si les uns ne parlent pas tant avant et les autres, après, tout le monde finit par discuter pendant. On a l'impression qu'en voulant concilier les deux parties, les auteurs ont nivelé leurs différences. Résultat : le spectacle (permettez-moi l'expression) ne lève pas ! Le spectateur sort de la salle avec le sentiment d'avoir été piégé par le titre, de ne pas avoir trouvé la stimulation intellectuelle attendue et, surtout, que cet événement est une façon bien pudique de l'inviter à fêter le TEF et l'influence qu'il a pu avoir sur la pratique théâtrale d'ici. D'autant plus que, lorsqu'il entre dans la salle, des écrans l'avertissent que le spectacle contient des « scènes hétérosexuelles ». Avertissement taquin qui, loin de choquer, encourage plutôt à croire, une fois la représentation terminée, que le sexe hétéro, c'est bien ennuyant.

Les hommes aiment-ils le sexe, vraiment, autant qu'ils le disent ?

MADAME DE FRANÇOIS LÉTOURNEAU, MISE EN SCÈNE DE FRÉDÉRIC BLANCHETTE ; *L'ENFANT NÈGRE DE MA TANTE CÉLINE* DE MARIE-ÈVE GAGNON, MISE EN SCÈNE D'ALICE RONFARD ; *LE MOUCHOIR* D'EVELYNE DE LA CHENELIÈRE, MISE EN SCÈNE DE CAROLINE BINET ; *ILS ONT POURTANT L'AIR SI VIVANTS* (FARCE CYNIQUE EN UN ACTE) DE NORMAND CANAC-MARQUIS, MISE EN SCÈNE DE PATRICE DUBOIS. CODIRECTION ARTISTIQUE : GINETTE NOISEUX ET PIERRE BERNARD ; ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : MANON BOUCHARD ; SCÉNOGRAPHIE ET ACCESSOIRES : OLIVIER LANDREVILLE ; COSTUMES : LINDA BRUNELLE ; LUMIÈRES : ÉRIC CHAMPOUX ; MUSIQUE ORIGINALE : MICHEL SMITH. AVEC DENIS BERNARD, PATRICE GODIN, MARINA ORSINI ET ISABEL RICHER. PRODUCTION DE L'ESPACE GO, PRÉSENTÉE DU 7 SEPTEMBRE AU 2 OCTOBRE 2004.

En effet, au moment de quitter les lieux, on se demande si les auteurs se sont vraiment posé la même question que nous, car nous ne sommes pas plus avancés que lorsque nous y sommes entrés. Qu'est-ce à dire ? Qu'on fait rapidement le tour du sujet ou que les créateurs ont simplement choisi de l'éviter en ne prenant pas position ? Létourneau nous présente un homme assouvissant ses pulsions sexuelles avec une poupée « gonflable » très sophistiquée (elle chante et peut servir de réchaud),

tandis que (ou parce que) sa femme est dépressive. Gagnon raconte la souffrance d'un homme qui ne désire plus sa femme alors que celle-ci a, contrairement à lui, très envie. De la Chenelière refait jouer ses personnages habituels. On reconnaît en effet son ton de comédie romantique dans cette courte pièce où une femme se montre très entreprenante, voire expéditive, à l'égard d'un homme qu'elle vient tout juste de rencontrer. Enfin, Canac-Marquis imagine une farce pince-sans-rire dans laquelle un mort qui se retrouve chez l'embaumeur avec une érection (il paraît que c'est fréquent) accepte finalement son état en vivant une dernière petite mort. Parfois drôles (Létourneau souligne dans le programme qu'on ne peut pas vraiment parler de sexe sans s'amuser), les pièces font diversion en nous tenant loin de la discussion qu'aurait dû lancer la question de départ. D'ailleurs, les « p'tites vites », des réflexions soumises par d'autres auteurs ou par les comédiens et qui entrecoupent les pièces principales, sont du même ordre ; elles font des observations semblables, mais dans d'autres mots ou plus directement. En fait, tous en viennent à faire un peu le même constat : peu importe les rapports qu'on a avec autrui, que ce soit un homme ou une femme, ils sont toujours sexués et, s'ils occasionnent des problèmes, ceux-ci sont la plupart du temps liés à la difficulté de déchiffrer les codes de l'autre. En gros, donc, quand le sexe s'avère complexe, c'est souvent à cause d'un problème d'ordre communicationnel. En dépit d'un effort d'originalité, le discours tenu par les auteurs ne nous mène pas vraiment plus loin. Certes, ces derniers parlent de sexe, mais la controverse et le débat sont éludés au profit de sketchs tragicomiques très intimistes portant un regard assez timide et peu novateur sur la sexualité masculine et sur ce que les principaux intéressés en disent.

Ainsi, la part de risque se révèle finalement assez mince ; les propos tenus ne confrontent pas nos valeurs, n'ébranlent pas notre vision de la société. Dans ce contexte, les comédiens peuvent se contenter de faire leur travail sans s'inquiéter d'être les porte-étendards de messages subversifs. Pour eux, le spectacle est en fait un exercice de polyvalence. D'ailleurs, à ce sujet, Marina Orsini en fait un peu trop. Son jeu est trop appuyé, manque de nuances. À l'avant-scène dans les trois premières pièces, Orsini est, tour à tour, trop impassible, trop furieuse ou trop candide. Elle nous paraît de toute évidence mal dirigée. De leur côté, Patrice Godin et Isabel Richer n'arrivent jamais à s'imposer, même lorsqu'ils tiennent les premiers rôles. Il ne reste que Denis Bernard, qui passe d'un personnage à l'autre avec beaucoup d'aisance ; sa présence soutient le spectacle du début à la fin.

Le Mouchoir d'Evelyne de la Chenelière, mis en scène par Caroline Binet, l'une des quatre courtes pièces composant le spectacle *Les hommes aiment-ils le sexe, vraiment, autant qu'ils le disent ?* (Espace GO, 2004). Sur la photo : Patrice Godin, Denis Bernard et Marina Orsini. Photo : Robert Etcheverry.

Ils ont pourtant l'air si vivants, courte pièce de Normand Canac-Marquis, mise en scène par Patrice Dubois et clôturant *Les hommes aiment-ils le sexe, vraiment, autant qu'ils le disent ?* (Espace GO, 2004). Sur la photo : Patrice Godin, Isabelle Richer et Denis Bernard. Photo : Robert Etcheverry.

Mais, outre la performance de ce comédien, le principal aspect positif de la représentation, et qui fait en sorte qu'on ne sort pas de l'Espace GO tout à fait mécontent, tient dans sa forme. Il faut le dire, ces courtes pièces d'au maximum vingt minutes s'ingèrent finalement très bien. Personnellement, je ne demandais pas plus de la lourde charge donnée par le texte de Marie-Ève Gagnon et, dans ce format, le côté ludique, fleur bleue, de l'écriture d'Evelyne de la Chenelière m'a étonnamment beaucoup plu. Sur le plan des émotions, le spectateur est donc malgré tout bien servi. Aussi, les concepteurs ont choisi d'interpeller le public en présentant le spectacle sur une scène centrale dénuée de décors. En effet, et même si la discussion n'a pas lieu, le spectateur se sent inévitablement impliqué dans cette table ronde. Il a même l'occasion de donner son opinion sur la question ; certaines de ses réponses sont lues par les comédiens durant la représentation, tandis que d'autres sont affichées sur des écrans, sur le mur du foyer du théâtre et dans les toilettes. Si ce que le spectateur dit n'éclaire pas mieux que les pièces, cette initiative a, à tout le moins, le mérite de lui donner la parole. Domine ainsi une atmosphère de café-théâtre très agréable, à tel point qu'on souhaiterait la rencontrer plus souvent sur la scène montréalaise. Ainsi, si le traitement qui a été fait du sujet paraît plutôt faible, l'organisation spatiale choisie par les quatre metteurs en scène s'avère, elle, tout à fait appropriée. **j**